

Edgar Morin, *Le monde moderne et la question juive*

Paris, Seuil, coll. « Non conforme », 2006, 266 p.

Jacques Gutwirth



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/15793>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008
Pagination : 191-321
ISBN : 978-2-7132-2190-3
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jacques Gutwirth, « Edgar Morin, *Le monde moderne et la question juive* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 142 | avril-juin 2008, document 142-45, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/15793>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Edgar Morin, Le monde moderne et la question juive

Paris, Seuil, coll. « Non conforme », 2006, 266 p.

Jacques Gutwirth

- 1 Voici un essai très stimulant sur la « question juive » qui a intéressé bien des auteurs illustres : Karl Marx, Werner Sombart, Max Weber, Jean-Paul Sartre, Abraham Léon. Edgar Morin me paraît renouveler l'approche en analysant la tension entre identité juive et gentille (non juive), qui traverse jusqu'aujourd'hui sous des modes divers l'histoire, et l'histoire des juifs en particulier. Bien entendu, l'antisémitisme est au cœur de cette analyse. Morin rappelle que dans les premiers siècles chrétiens, l'antijudaïsme fut d'abord théologique ; petit à petit, l'accusation de déicide se mua en un antijudaïsme populaire selon lequel les juifs étaient capables et coupables des pires scélératesses. Ces deux modalités furent particulièrement présentes durant le Moyen Âge en Occident où, à partir du XI^e siècle, la séparation entre juifs et gentils devient presque totale, sauf en Espagne et au Portugal. « L'enfermement chrétien, qui empêche toute communication sur un pied d'égalité, tout mariage mixte et, sauf exception, tout échange intellectuel, renforce la fermeture propre à la religion de Moïse, qui confère aux juifs le privilège de l'élection divine, considère comme impurs les gentils et prohibe les mariages mixtes. L'étonnante survie juive se comprend à partir de cette boucle, où le judaïsme fermé est entretenu par l'antijudaïsme et l'entretient (p. 26). » La mise à l'écart des juifs et l'interdiction à leur égard de nombreux métiers les relèguent dans le prêt à intérêt et en définitive les identifie à l'argent. « Mais cet argent, élément de plus en plus important de la malédiction juive, deviendra en même temps un instrument d'émancipation (p. 26). » Car, « c'est à partir de deux brèches, celle du commerce, des affaires et celle des intellectuels, philosophes et médecins – elles-mêmes provoquées à l'aube des temps modernes, d'une part par l'essor économique européen, d'autre part par l'éveil humaniste – que se dessine le chemin de l'émancipation (p. 27). »
- 2 La boucle de la fermeture s'interrompt, du X^e au XV^e siècles, dans la péninsule ibérique : juifs et chrétiens furent tolérés dans le monde islamique et juifs et musulmans dans le

monde chrétien. La culture arabe, irriguée d'apports helléniques, nourrit la culture juive, qui s'épanouit avec ses philosophes, ses mathématiciens, ses astronomes, ses médecins. « Ainsi, l'œuvre de Maimonide (1135-1204), *Le Guide des égarés*, écrite en arabe avant d'être traduite en hébreu, unit la rationalité aristotélicienne à la religion mosaïque (p. 30) ». La créativité juive ne se développe pas en vase clos ; elle se déploie dès qu'il y a tolérance. Cependant, un siècle avant l'inquisition, en 1391, se déroule en Espagne un gigantesque pogrom. Une partie des survivants se convertissent et deviennent de nouveaux chrétiens, dits *conversos*, ou marranes. Le marranisme qui se développe encore plus après 1492 et la mise en place de l'Inquisition, « grâce » notamment à l'expulsion des juifs va nourrir la pensée moderne. « Alors que l'Espagne se ferme, la Toscane s'ouvre. La Renaissance établit communications et osmose entre la culture juive et la culture des gentils en Italie et en France (p. 32). » Les ports – Livourne, Venise, Bordeaux et surtout Amsterdam – s'ouvrent aux juifs. Au XVII^e siècle, les Provinces-Unies – qui, il faut le rappeler, avaient embrassé la réforme protestante – pratiquent la tolérance religieuse. Et c'est à Amsterdam que, d'une part, le marranisme retourne au judaïsme et que, d'autre part, se développent chez les juifs le rationalisme et le scepticisme, avec la pensée philosophique de Spinoza qui provoqua son excommunication (*herem*) par les autorités de la communauté juive. Spinoza tire aussi la leçon politique de l'expérience marrane : « Il faut concéder à chacun le pouvoir de penser ce qu'il veut dire et de dire ce qu'il pense » (p. 45). En France, Montaigne est un post-marrane exemplaire. Pour Morin, il est vraisemblable que son ami La Boétie partageait son origine marrane. « L'œuvre de Montaigne, modèle de la pratique du doute et de la rationalité, est un aérolithe inouï à l'époque des guerres de Religion. Dans le chapitre "Les Cannibales" des *Essais*, l'écrivain, allant plus loin que Bartolomé de Las Casas, admire les vertus des Amérindiens et conclut que notre barbarie européenne, qui supplicie des ennemis vivants, est plus grande que la leur, qui se bornent à manger leurs ennemis morts (p. 41) ». Selon l'auteur, le missionnaire dominicain Las Casas était lui-même un descendant de convertis. Cervantès, lui aussi, aurait été un « post-marrane », et E. Morin, citant l'historien José Faur, signale que le mot *queshot* (Quichotte) en hébreu signifie vérité.

- 3 On l'a dit, l'expulsion de la Péninsule ibérique suscita une diaspora dans des grands ports, ce qui contribua à leur essor économique. « La force des entrepreneurs judéo-gentils tenait (...) à leurs réseaux à travers le monde mais aussi à leur capacité à transmuter facilement leur identité, soit en la re-juivant, soit en la re-gentillant... (p. 53). Un individu pouvait passer de Hambourg à Bordeaux, de Bordeaux à Livourne, sans grand dépaysement. Il pouvait correspondre dans la même langue avec la moitié du monde civilisé » (p. 54). « Ainsi dans l'essor de ces villes... les judéo-gentils (marranes, rejudaïsés, à demi rejudaïsés, ou demeurés chrétiens) sont effectivement, avec les protestants, les Lombards, les Vénitiens, les Génois, co-acteurs de l'essor du commerce et du capitalisme » (p. 55). Quelques siècles plus tard, la fuite des judéo-gentils de l'Allemagne nazie contribuera à l'essor économique, intellectuel, artistique et scientifique des États-Unis.
- 4 Selon E. Morin, le marranisme est la version première de la double identité judéo-gentille moderne, qui se développe en diverses combinaisons. Certains personnages sont plus juifs que gentils, par exemple Uriel da Costa (1585-1640) qui voulait à la fois rester dans la communauté juive d'Amsterdam, et exprimer ses idées de libre-penseur. D'autres, à partir des Lumières, voulaient sauvegarder leur identité juive tout en s'intégrant dans le monde gentil, par exemple les philosophes Moïse Mendelssohn (1729-1786) et Hermann Cohen (1842-1918), en Allemagne, le journaliste Bernard Lazare (1865-1903) en France. Il y a

surtout, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, de nombreuses variantes judéo-gentilles laïcisées : ainsi Stefan Zweig se sentait surtout européen ; d'autres en France devinrent chrétiens par conviction, tels le cardinal Lustiger, Simone Weil et Maurice Schuman. Marcel Proust est exemplaire quant à cette complexité identitaire. « Il voulait se situer au-delà de la "juiverie", mais il en était obsédé (pp. 63-64) ». Ainsi son héros Swann s'intègre à l'aristocratie, est choyé par les Guermantes, mais en son for intérieur il reste noué et malheureux.

- 5 Un chapitre important traite des nouveaux « messianismes » qui ont fortement marqué l'histoire planétaire depuis le XIX^e siècle. Ce messianisme combine l'espérance juive et l'universalisme chrétien qui devient la foi en le progrès : il faut citer les jeunes hégéliens judéo-gentils, Max Stirner, Bruno Bauer, Ludwig Feuerbach, et surtout Karl Marx. Celui-ci, « esprit rationnel (...) ne se doutait nullement de l'inspiration mystico-religieuse qui lui faisait désigner le prolétaire comme nouveau Messie rédempteur, annoncer une apocalypse, la lutte finale contre les forces ténébreuses du capitalisme, et prédire la fin de l'histoire dans l'accomplissement d'une société universelle, délivrée de l'exploitation, de la servitude et de la domination (p. 81) ». Selon Morin, dans l'empire tsariste, le message révolutionnaire laïcisa le messianisme religieux du hassidisme. Assurément, celui-ci soutenait la croyance en des temps messianiques, mais ceux-ci étaient repoussés dans une période indéterminée. En fait, comme le dit Morin lui-même, « les judéo-gentils de l'Empire tsariste, soumis aux discriminations et aux humiliations, menacés de pogroms, furent ceux qui vécurent la foi dans la révolution de la façon la plus active et la plus ardente... (p. 82) ». Citons Zinoviev, Kamenev, Radek, Litvinov, Sverdlov, Kaganovitch, Trotski, qui tous jouèrent un rôle majeur dans l'histoire de l'Union soviétique. Citons aussi les « méta-marxistes » (selon l'expression de Morin) qui ouvrirent de nouveaux horizons, Adorno, Horkheimer et Marcuse. En tout cas, « de diverses façons, les judéo-gentils ont participé activement à la formation, au dynamisme et à la transformation du monde moderne. Avec et dans leur singularité propre, ils sont liés pour le meilleur et pour le pire, à la modernité occidentale (p. 89) ».
- 6 L'auteur examine aussi le développement de l'antisémitisme moderne dans toutes les nations occidentales, notamment en France où il fut très violent. Pour Charles Maurras « ... les judéo-gentils étaient perçus comme des corps étrangers... désignés comme agents désintégrateurs de la nation » (p. 97). Morin souligne à bon escient que l'antisémitisme, comme le disait Proust, comporte le dévoilement de vérités devenues folles. Une vérité partielle devient une vérité totale. Ainsi l'identification à l'argent constitue au fil des siècles une malédiction juive. Là encore, c'est voir une caste minoritaire (par exemple les Rothschild), comme représentant un tout, qui était, en réalité, une population comportant pauvreté et souvent dénuement.
- 7 L'auteur analyse aussi le rôle dans notre civilisation de Montaigne, Spinoza, Freud, Lévi-Strauss, Marx, des grands animateurs juifs du cinéma de Hollywood : « Les judéo-gentils sont bel et bien des ferments effectifs de la nation traditionaliste et close – [note JG : celle que voulait Maurras] –, tout en étant des ferments de l'activité économique, intellectuelle, philosophique et scientifique qui transforme le monde (p. 108) ». Je serais tenté d'ajouter à cette liste Edgar Morin ! Celui-ci rappelle qu'après la psychopathologie antisémite (à la Maurras ou celle des nazis), il y a désormais une psychopathologie juive obsessionnelle prête à détecter de l'antisémitisme partout présent et menaçant. Cela n'est pas sans conséquences politiques, notamment en France. « C'est par peur de passer pour antisémites que bien des gentils n'osent critiquer la re-fermeture juive ni Israël »

(p. 164). Ce fait est particulièrement prégnant en Allemagne, où la mauvaise conscience suscitée par le génocide nazi reste très réelle.

- 8 Comme c'est souvent le cas des essais, celui-ci est parfois un peu rapide et, de temps en temps, on aimerait connaître les sources précises de telle ou telle assertion, mais il s'agit d'un travail extrêmement riche, qu'il faut lire dans ses détails et qui devrait rester comme un écrit marquant dans la série rédigée par les grands auteurs signalés au début de ce compte rendu.